

Chuglu: Ils sont organisés mais il manque un truc.

En mars, le groupe Chuglu, un peu artiste, beaucoup autre chose, donnait une interview pour parler de ses « situations » : un déménagement sans but à la main en pleine rue, un déplacement d'un énorme troupeau de ballon, des quêtes de provisions pour faire des soupes géantes, des manifestations d'enfants, construire une grotte en plein Marseille, marcher dans un pantalon pour cinquante personnes. Chuglu c'est se mettre en galère pour pouvoir se faire aider, c'est faire des tentatives improbables pour faire éprouver la solidarité. Chuglu c'est rassembler par l'absurde. Voici un condensé de ce qui s'est dit.

« Chuglu c'est devenu un groupe à quantité variable il y a une dizaine d'années, lancé par des étudiants des Beaux-Arts qui se sont rendus compte que faire ensemble c'était plus facile et beaucoup plus amusant surtout. On essaye d'atteindre un système horizontal, où, si on est quatre on va décider à quatre et si on est vingt-cinq on va essayer de décider à vingt-cinq. Ça nous tient vraiment à cœur de démarrer à un certain nombre et de finir soit à moins, soit à plus, et souvent à plus. On a des mécanismes qu'on a mis en place pour inciter les gens à rejoindre l'action. Un des trucs qui fonctionnent bien c'est un geste simple, à répéter, que tout le monde connaît comme déplacer des cartons pendant un déménagement, comme mettre de l'aluminium sur sa tête pour faire un couronne, comme enfiler un pantalon, taper dans un ballon, épilucher une clémentine. Vraiment des choses triviales comme ça. Le mécanisme c'est de trouver des actions qui nous dépassent, à nous sept, pour faire en sorte que les gens nous voient galérer et viennent nous prêter main forte, nous rejoindre pour nous sortir de la galère. Il y a un peu une stratégie politique derrière quand même. Le but c'est de faire éprouver aux personnes des valeurs qui sont proches des nôtres. Par exemple, Daniel, quand il se met les mains dans le plâtre et qu'il demande aux gens d'épilucher des clémentines, ces personnes-là elles sont dans une situation où elles éprouvent ce que c'est que la solidarité. Ça c'est le truc qui est vraiment important. Quelles sensations ils vont ressentir en venant

nous aider, en participant avec nous à la situation ?

Il y a quelques chose qui nous tient à cœur, on n'arrête pas de le répéter, c'est les

interactions sociales. Dans le contexte actuel, c'est presque devenu politique d'aller vers l'autre et d'aller vers l'inconnu. On déclenche une situation qu'on a organisé pour générer un groupe mixte de personnes — nous plus les gens qui nous rejoignent, sans forcément savoir que c'est une œuvre d'art — et ce groupe-là s'auto-détermine, ensemble, pour trouver la fin de la situation. Ça c'est micro hein, on n'est pas sur des grandes échelles, mais on éprouve ensemble l'organisation de la vie dans un petit groupe. Le fait qu'on n'affirme pas qu'on est en train de faire quelque chose de précis, ça laisse la place aussi aux personnes qui arrivent pour prendre des décisions, réfléchir sur le moment, ou carrément faire partir dans une autre direction ce qu'on avait prévu. Et nous on reprend jamais le lead sur tout ça. On aime bien ne pas savoir jusqu'où on va aller. Le déménagement par exemple c'était ça. On a décidé de se mettre dans la rue avec des cartons vides, des tables avec des assiettes dessus, de la bouffe, des frigos, toutes sortes de trucs qui peuvent remplir un appartement. On est douze à la sortie du camion, on a toutes les affaires et on fait une chaîne et on se passe les choses de la main à la main. C'est un procédé qu'on aime bien faire, la chaîne : on va jusqu'au bout, on redéploie la chaîne, on va jusqu'au bout, on redéploie la chaîne, etc. Et puis on traverse le tramway, donc on le bloque. Les flics se pointent et nous demandent « mais qu'est-ce que vous foutez ? ». On dit : « C'est simple, c'est évident, on déménage ! » — Bon bah dépêchez vous, débarrassez le plancher ! » et là des gens nous ont rejoint. Au bout d'un moment, comme on disait rien sur où on allait, les gens commencent à nous demander « mais on va où ? » ou « si vous voulez j'ai un camion là-bas je vais le chercher ça ira plus vite. » On se passait les cartons, il y avait un semblant d'organisation, mais finalement ça ne marchait pas, c'est ça qui faisait que les gens se disaient « mais c'est des zguegs ! Ils sont organisés mais il manque un truc... ». Et finalement ça a fini sur une place avec les cartons et les

frigos pour faire une sorte d'agora où on s'est demandé ensemble ce qu'on faisait. Autre exemple, la transhumance des ballons, c'est une action où pendant deux jours on a fait traverser la ville a une centaine de ballons récupérés autour des stades.

On a commencé à une dizaine à pousser les ballons, avec une sorte d'idée de retrouver les personnes à qui ils appartenaient. Dès fois

on redistribuait les ballons, ou des gens venaient avec nous faire un bout de chemin pour nous aider. On a aussi cherché des lieux pour faire dormir les ballons, dans des bars ou chez des gens et finalement on est arrivés sur la Canebière et là on a fait un foot total. C'est-à-dire déverser le plus de ballons possibles, créer des cages de fortune et faire un foot avec tout le monde. L'idée c'est, avec une action simple, de contaminer tout ce qui entoure, de contaminer les gens. On avait envie de créer un peu un chaos, parce que Marseille c'est un chaos qui nous permet la liberté. Et les gens nous renvoyaient les ballons, tout le monde était gentil. La passe c'est trop beau, c'est ce qui fait avancer, c'est ce qui crée des espaces. Symboliquement c'est beau, surtout quand il y a pas de but. Politiquement, le discours il est pas très opérant, il divise, il écarte. Dans notre pratique, on essaye de faire en sorte que les gens ressentent des sensations, des émotions, qu'ils mettent en branle leur esprit, leur sensibilité. Histoire que, parfois, ils reviennent sur des choses qu'ils pensaient, ou des idées reçues, mais à partir d'un point de vue très « physique du corps » et sans faire appel à l'intellect ou au discours. Artistes ou pas artistes ? en fait on s'en fout un peu de savoir si c'est de l'art ou pas. Ce qui nous importe c'est ce qu'on va faire ensemble et comment est-ce qu'on peut créer un point de rencontre, sans avoir un objectif normé ou normal. Rassembler par l'absurde, c'est ça qui est intéressant. Comment on se retrouve dans le faire ? Sortir de cette idée qu'il faut avoir les mêmes idées pour être ensemble. Il y a toujours un effort de notre part pour essayer d'ajuster l'orgueil, les égos de chacun et chacune, pour essayer que tout le monde amène sa sensibilité. Le processus Chuglu c'est qu'à partir du moment où on tombe d'accord sur une idée, la seconde d'après chacun pense que c'est lui qui a proposé l'idée. Ça en général ça veut dire que ça a marché. »

TORRE BENN !

torrebenn@riseup.net

Organiser une série de petits chantiers-écoles pour dessiner et réaliser des vitraux afin de décorer un hangar associatif. (en cours dans un hangar associatif à Locquirec)

Grande fête des fierlés pauvres réalisée grâce à la colisation de personnes au RSA pour offrir une fête à tout le monde. (idée née à Lyon en attente de réalisation)

VIE DE CHATEAU POUR TOUT LE MONDE

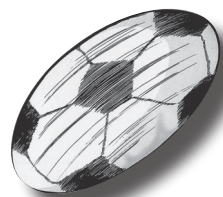
Organiser une école de pâtisserie d'une semaine et réaliser des centaines de petits gâteaux pour les offrir lors de l'anniversaire de la victoire contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. (réalisé en 2020)

Construire une maison du peuple et la monter sur une place publique lors d'une manifestation (1^{ère} tentative à Nantes en 2017)

Organiser des chantiers-écoles pour apprendre la charpente traditionnelle et construire une halle commune. (Quartier libre des Lentillères à Dijon).



Chuglu: Ils sont organisés
mais il manque un truc.



TORRE4
BIENN!

avril / miz ebrei 2025
journal-tract librement reproductible
Pour obtenir les fichiers à imprimer,
ou pour nous contacter, écrivez à:

VIE DE CHATEAU
POUR TOUT LE
MONDE



LE LUXE COMMUNAL EST NOTRE PROGRAMME

Entre la grisaille du monde et l’éclat des splendeurs fausses du capitalisme triomphant, on peine à entrevoir un peu d’espace pour que nos espoirs et nos joies trouvent à s’épanouir dans le temps et à se diffuser dans la foule. Les grands récits de changements heureux sont tombés et il ne nous reste, souvent, plus que les petits arrangements avec le réel mesquin pour espérer, simplement, vivre correctement. Même les artistes et gens de cultures, dont on pense si souvent qu’ils rêvent à de grands lendemains qui chantent, même eux, ne parlent plus que de taux de TVA, de cotisations retraite et de coupes dans les budgets. C’est dire si la douce utopie artistique ou la radicalité révolutionnaire des avants-gardes se sont évaporées face à la chape de plomb de l’époque…

Bien sûr, les artistes, et toutes celles et ceux qui collaborent aux mondes de la culture, ont raison de chercher à préserver les quelques menus moyens à leur disposition. On ne leur donnera pas tort non plus quand ils poussent un peu pour obtenir quelques conditions meilleures, par exemple en souhaitant étendre le régime de l’intermittence, ou en créant une sécurité sociale de la culture. Mais, nous qui sommes gardiens de nuit, enseignantes précaires, graphistes, imprimeurs, musiciennes, manutentionnaires parfois, partant du caractère composites de nos vies, ce sont d’autres désirs qui nous animent. Des désirs qui chamboulent et bouleversent, qui meuvent et soulèvent. Des désirs qui permettent de dépasser l’identité de métier et qui invitent tout le monde à se lier dans le bonheur de créer pour autrui.

Ce que nous voulons ce ne sont pas des miettes, mais les meilleures pâtisseries, ce ne sont pas de vagues allées enherbées mais des jardins grandioses et nourrissant, ce ne sont pas des appartements passoires mais des cabanes-palais pour toutes les manières d’habiter. Ce que nous voulons c’est l’excellence, et l’excellence pour tout le monde.

CE QUE NOUS VOULONS C’EST LE LUXE COMMUNAL.

Entendons-nous bien, le luxe communal, qui a été pensé une première fois par la fédération des artistes pendant la commune de Paris de 1871, n’a pas qu’une forme. Il peut consister en une fête grandiose et inhabituelle pour les gens du bourg, en la construction d’une salle commune avec des matériaux nobles pour abriter des assemblées de quartier, en la réalisation d’une fresque extérieure pour raconter en image l’histoire glorieuse de la population d’une ville. Mais il peut aussi prendre la forme d’une attention partagée largement à l’amélioration forte et subite de l’existence, comme l’a

été la généralisation de l’enseignement de la lecture, de l’écriture et du calcul en son temps, et comme pourrait l’être aujourd’hui le développement d’une éducation sentimentale, en particulier des jeunes garçons. En somme, le luxe communal consiste en un déploiement considérable — parfois une débauche — d’énergie, de moyens et de savoir-faire soit pour quelque chose de non nécessaire mais terriblement désirable soit pour quelque chose qui représente une amélioration forte de la qualité de la vie.

Il importe de ne pas oublier qu’aucune forme de luxe n’est permanente et universelle. Pensez seulement à ces idiots qui, n’ayant aucune imagination, décident de plaquer d’or leur salle de bain. Ce qui leur semble être l’expression audacieuse du luxe et de la débauche de richesse, nous paraît, à nous, la preuve de la sécheresse de leurs désirs et l’immensité de leur bêtise égotique. Les chiottes en or, c’est vulgaire et ringard en plus d’être arrogant et mesquin. Les perruques blanches poudrées de la noblesse du XVII^e siècle, ou les fraises au col des nobles du XVI^e siècle revêtent pour nous le même caractère de ridicule, quand bien même ils étaient des signes de luxes raffinés en leur temps. Forts de savoir cela, nous considérons qu’il n’est pas question de définir fermement ce que doivent être les formes du luxe communal et que seule la diversité des tentatives sera féconde.

Il est, cependant, des choses que le luxe communal ne peut pas être à terme. Parmi celles-ci, il ne peut pas être un simple élargissement des codes du luxe propriétaire, du luxe des riches. Car celui-ci se construit sur sa capacité à se distancier de la foule grouillante que nous formons. Comme quelques proches l’avaient écrit il y avait quelques années : *« Le luxe communal ne se définit pas par un élargissement des bénéficiaires de ce luxe propriétaire ; le luxe communal, c’est autre chose.*

Les représentations des grévistes de l’opéra de Paris ou les 350 musiciens jouant Dvorák à Nuit Debout ? Cela est beau comme une culture d’élite qui se donne à voir à tous — ou à tout le moins une culture d’une classe sociale qui se pense et agit comme une élite. Le signe principal que ces gestes renvoient est qu’une culture déliée des objectifs mondains de représentation sociale pourrait, peut-être, être une culture qui s’offre au regard de tous, une forme de socialisation de l’exigence formelle bourgeoise mais aussi, et cela a son importance, de ses codes ankylosés et de ses traditions mesquines. [...] *Car ce qui distingue le luxe communal du luxe propriétaire c’est 1. son ouverture à celles et ceux « qui ne savent pas », 2. la transmission, en vertu de cette ouverture, des capacités techniques et pratiques de l’exigence commune et 3. l’accueil de possibles transformations des exigences portées par la grâce de ces nouvelles rencontres '.* »

Sur ce principe on pourrait sans doute regrouper une méthode propre au travail pour le luxe communal : faire à plusieurs, se former, avoir de l’exigence, se donner les moyens de ces ambitions et dépasser le groupe affinitaire.

Ce dernier point nous semble d’ailleurs particulièrement important. Il est indéniable que les premières fêtes,



ou les premières occasions d’appliquer gratuitement un savoir-faire nouvellement acquis concernent en premier lieu les cercles proches, amicaux ou familiaux. On va d’abord embellir le départ à la retraite de son père, ou on va d’abord faire une tête de lit en chêne massif pour sa meilleure amie, avant même de penser aux voisins que l’on connaît à peine ou aux inconnus de l’autre bout de la ville. Il n’y a aucun mal à ça. Mais le luxe communal consiste justement à penser ce que l’on fait pour dépasser ce cercle proche. Si la communauté des proches est le lieu où s’affirment les amitiés et l’intensité des liens, l’échelle de la commune, là où on ne connaît pas tout le monde, est l’endroit de la générosité désintéressée autant que l’assurance de ne pas s’enfermer dans un esprit clanique qui voit l’inconnu et le méconnu comme un problème. C’est aussi cette attention à l’ouverture qui permet la confrontation à des mondes auxquels on n’est pas habitués et à des réalités qui nous échappent. Ce qui est luxueux dans la porosité des mondes, c’est la capacité à faire se confronter des imaginaires, et par là, à enrichir les siens. Il y a même une manière de jouer d’une fausse concurrence amusée entre les différentes formes de vie dont le seul objectif est l’amélioration du niveau général pour le bonheur de tout le monde.

Les tentatives vers le luxe communal doivent se penser matériellement, et la contrainte économique ne doit pas être un frein à l’aboutissement de ce qui est souhaité. Nous avons le droit à du beau papier, à des bons vêtements, à des lieux grandioses, à des outils, à des aliments fins, etc. Ce droit n’est pas négociable et il n’a pas à dépendre de notre position sociale. Par conséquent, œuvrer pour le luxe communal c’est essayer d’organiser la réalité de l’application de ce droit. Si on ne peut pas acheter tous ces biens : on les fabrique, on les détourne, on les réquisitionne, on les occupe, bref, on se donne, ensemble, les moyens de pouvoir exercer ce droit à l’excellence et à son partage. La mise en commun des moyens, la mutualisation des outils et la transmission des savoir-faire est une condition de la possibilité de cette forme partageuse du luxe. C’est aussi le seul moyen qui permet à toutes celles et ceux qui auront participé de s’approprier une parcelle de la fierté collective. La seule limite à l’expression de ce droit est l’attitude nihiliste qui consiste à se foutre des potentielles conséquences néfastes du geste collectif. Le mur climatique implique une réflexion non pas sur la nécessité de la sobriété mais sur les bons arbitrages dans l’engagement des ressources pour ne pas être dans la prédation et l’extraction forcenée des matières. Le luxe communal ne peut être pas une décadence de fin du monde. Si la recherche de l’excellence est centrale, sa mise en partage doit rester l’exigence première. On le voit, l’attention au contexte est cruciale. Il serait fâcheux, alors, d’oublier le rapport de force que nous vivons : jamais les classes supérieures ne nous laisseront construire sans s’opposer à nous, encore moins si ce que nous bâtissons est une source de désir et de plaisir qui les met sur la touche. Le luxe communal peut aussi se penser comme un de nos outils dans ce contexte

conflictuel. D’abord en nous assurant des espaces de désirs qui dépendent de la mise en commun et s’affranchissent des logiques commerciales ; ensuite, en pensant des formes offensives qui s’attaquent au pouvoir symbolique des dominants ou à leur capacité matérielle de verrouiller nos existences, à la manière des carnivals d’hier et d’aujourd’hui qui moquent les puissants. Il faut garder à l’esprit que la richesse des riches existe parce que **nous** travaillons et parce que nos savoir-faire sont exploités. Jamais Arnault n’a dessiné ni cousu un sac Vuitton, jamais Pinault n’a réalisé une œuvre d’art. Leur capacité à prescrire ce qu’il faudrait aimer ou faire est fondée sur l’usurpation de notre travail. Mettons celui-ci au service du plus grand nombre à chaque fois que c’est possible et sapons leur autorité autant que faire se peut. En revanche, la culture de la conflictualité n’a pas à s’étendre massivement entre nous. Ce qui fait la générosité du luxe communal c’est aussi notre capacité à penser l’altérité, à composer avec la diversité des désirs et l’intuition qu’il ne faut pas chercher à réconcilier toutes les contradictions.

Le débat et les juxtapositions improbables sont certainement plus fécondes que les définitions strictes de ce qu’il faut faire. D’autant plus que le luxe communal nous apparaît comme un vaste chantier, un moteur désirable pour nous mettre en marche et arracher un espace pour rêver de nouveau. Nous avons la conviction qu’aucune expérience immédiate ne sera parfaite, mais que notre exigence constante portée à l’amélioration de nos capacités à frôler l’excellence et à la partager nous rendra palpable la multitude des choses que la révolution rend lointaine.

DIX THÈSES SUR LE LUXE COMMUNAL	
LE LUXE COMMUNAL EST UN DÉPLOIEMENT SIMULTANÉ ET CONJOINT VERS L’EXCELLENCE ET VERS AUTRUI.	AUCUN MODE D’ACQUISITION N’EST À NÉGLIGER TANT QU’IL CONTRIBUE À LA MISE EN PARTAGE DE L’EXCELLENCE.
LE LUXE COMMUNAL A PLUSIEURS FORMES QUI NE S’EXCLUENT PAS NÉCESSAIREMENT : - CE QUI EST LE FRUIT D’UNE DÉBAUCHE D’ÉNERGIE NON-NÉCESSAIRE MAIS NÉANMOINS TERRIBLEMENT DÉSIRABLE. - CE QUI AMÉLIORE SUBITEMENT ET FORTEMENT LA QUALITÉ DES FORMES DE L’EXISTENCE.	NI CE QUI AMOINDRI L’EXCELLENCE ET SA MISE EN PARTAGE, NI CE QUI PARTICIPE DE LA PRÉDATION NE PEUVENT SE RÉCLAMER DU LUXE COMMUNAL.
LE LUXE N’A PAS DE VALEUR PERMANENTE ET UNIVERSELLE.	IL Y A DES DIMENSIONS OFFENSIVES DU LUXE COMMUNAL, COMME DANS LES REGISTRES DE LA PROFANATION ET DU RETOURNEMENT SYMBOLIQUE.
LE LUXE COMMUNAL NE SAURAIT ÊTRE NI LA GÉNÉRALISATION, NI LA DÉMOCRATISATION, NI NULLE AUTRE SIMULACRE DE L’ACTUEL LUXE PROPRIÉTAIRE.	LES FORMES DE L’EXCELLENCE S’IMPOSENT MOINS PAR LE RAPPORT DE FORCE DES PARTIES PRENANTES QUE PAR L’ACCUEIL DE LEURS SENSIBILITÉS MULTIPLES ET PARFOIS CONTRADICTOIRES.
SEUL CE QUI EXCÈDE L’ÉCHELLE DE LA COMMUNAUTÉ EST DE L’ORDRE DU LUXE COMMUNAL. IL EST OBJET DU DÉPASSEMENT DE CELLE-CI ET DE SON ÉPUISEMENT.	LE LUXE COMMUNAL EST UNE PERSPECTIVE EN TRAVAIL QUI PEUT ÊTRE PARFAITEMENT ABOUTIE MAIS QUI REND PALPABLE ET IMMÉDIAT CE QUE L’HORIZON GARDE LOINTAIN.

LE LUXE
COMMUNAL
EST NOTRE
PROGRAMME

QUE CENT FLEURS S’ÉPANOUISSENT,
QUE CENT ÉCOLES RIVALISENT.

Ce que nous voulons ce ne sont pas des miettes,
mais les meilleures pâtisseries, ce ne sont pas de
vagues allées enherbées mais des jardins grandioses
et nourrissant, ce ne sont pas des appartements
passoires mais des cabanes-palais pour toutes les
manières d’habiter. Ce que nous voulons c’est
l’excellence, et l’excellence pour tout le monde.

CE QUE NOUS VOULONS
C’EST LE LUXE COMMUNAL.



I. « Par tous les moyens même artistiques » de Vibri Feno,
sur le journal en ligne Lundi matin.



CE QUI
COMpte AVANT TOUT C’EST LA LIBRE
CONFRONTATION DES TENTATIVES
GÉNÉREUSES.

1.	6.
2.	7.
	8.
3.	9.
4.	
5.	10.